



# Paris-Paris via Vladi

D'est en ouest

3 . Tchita

3 . ЧИТА



## Le fond du fin fond ?

Le voyage transsibérien fait rêver : la neige, la forêt, l'espace, le silence, le Docteur Jivago... Mais la Sibérie ? Comme Partenia dans les sables du désert, un territoire virtuel aux contours indécis où les histoires finissent, mal. La Partenia des neiges. Un territoire de fins fonds constitué de coins reculés. On y repère des villes, des plaines, des montagnes. On a un peu de culture, on aura lu Varlaam Chalamov ou Pierre Rossi. On lira Le Monde : « ...enfermé en Sibérie depuis quatre ans... » Enfermé ? Qui ? Khodorkovski, ex-patron de Loukos, compagnie pétrolière. À noter qu'un sondage aurait été réalisé à Tchita par une association humanitaire, afin d'évaluer l'adhésion populaire à l'attribution du nom du patron de Loukos à une rue de la ville : 62 % de non. Ces gens me semblent raisonnables. Troubetskoï et Khodorkovski. Vous voyez, à Paris, le boulevard Voltaire rebaptisé boulevard Bernard Tapie ? On aura repéré que treize millions de kilomètres carrés - vingt-quatre fois la France - sont occupés par trente neuf millions d'habitants. Tchita, c'est presque le fond du fin fond, et j'y suis.

Nina est descendue sur le quai dans son pantalon hawaïen, convaincue de ma folie et me bénissant. Le Géorgien, très gentleman, a porté mon sac pour traverser les voies. Le passage souterrain ? À quoi bon...





*À quoi on pense...*

À une chanson de Django, qui a fait un tabac au hit-parade : *Froid printemps*

Холодная весна

Холодная весна  
Спят дальние огни  
Как долго я искал  
Мечту моей любви

Хороводит снег с дождем  
Мечта, дорогу мне согрей  
Тебя, весна моя, увидеть надо –  
Будет теплей...

Как плакала весна –  
Что там будет впереди...  
Вдаль, птица, улетай  
Любовь мою найди

Хороводит снег с дождем  
Мечта, дорогу мне согрей  
Тебя, весна моя, увидеть надо –  
Будет теплей...

## Choc thermo-diurétique

Une journée à Tchita ! Territoire de Transbaïkalie. Ce soir, je reprends le train pour Oulan-Oudé. On aperçoit les montagnes tout autour, grand soleil. Presque grand froid, aussi. Le thermomètre de la gare, perché tout en haut de la tour de contrôle, mentionne -16. La ville ne semble pas très étendue. Au programme, un salut aux décembristes, une visite du musée militaire. Le tout est de trouver la place Lénine, centre absolu de Tchita. Ici aussi, l'église a été reconstruite, et je me fends, au petit matin, d'un billet de dix roubles glissé dans un tronc.

Les rues sont à peu près désertes. Arrivée place Lénine - il faudrait y mettre de la bonne volonté, pour la rater ! - je me souviens de manière urgente avoir oublié de me rendre aux toilettes avant de quitter le train. Une différence de température de quarante-trois degrés a des effets quasi-automatiques. Pas un bistrot, pas de toi-toï (toilettes publiques temporaires installées dans les villes de Russie... en été, du style « toilettes de chantier ».)



Rien n'est ouvert. Tous les magasins annoncent des horaires d'ouverture vers onze heures. J'aperçois, au milieu de la place Lénine. Et des pelleuses. Non que l'on dégomme la statue : on déblaie des gros glaçons qui ont dû, l'hiver durant, faire le bonheur des enfants : toboggan, château de glace, animaux. Je file rue Lénine, je la remonte sur une bonne distance, presque à la sortie de la ville, avant de trouver un bistrot ouvert. Ouf. Tout en bois, tenu par des Chinois.

On se croirait à la campagne, avec des toiles cirées à fleurs, le poêle, les rideaux de dentelle. Je me régale de blinis au sucre et d'un café au lait. Je reste là longtemps, à ne rien faire que regarder à travers la dentelle du rideau. Un type finit par me demander, évidemment, d'où je sors. « Frantsia ? ». Non, il ne voit pas où ça se trouve, ça ne lui dit rien, mais alors rien de rien. On est peu de chose !

La campagne n'est pas loin, austère, vallonnée. On doit pouvoir y pratiquer un ski tranquille, quand le vent cesse, qui coupe, qui pique, qui virevolte. J'ai en tête une jolie chanson d'un gitan d'Ukraine, Django. Хороводит снег с дождем - *la neige et la pluie mènent la ronde*. Des immeubles neufs, dans le style nouveau russe, ont poussé au milieu des immeubles décrépis et des maisonnettes de bois.

À la lisière de la ville, c'est à l'hôpital de la RJD que viennent se faire soigner les cheminots de la ligne transsibérienne ?





## Lénine dans les glaçons

Surprise ! Les feux tricolores de Tchita non seulement décomptent le temps, mais encore ils sont sonorisés : plus votre temps de survie quand vous traversez la rue diminue, plus le bip-bip s'accélère. Lumière rasante sur la place, les singuliers lampadaires munis de cornes porte-drapeaux étendent une ombre longue, longue. Lénine, là-bas, parle dans le vide. Aurait-il le geste déférent de qui invite une dame à danser ? Les pelleteuses chargent les gros glaçons dans de gros camions.

Fin l'hiver ? En février ? Au soir, repassant par là, les pelleteuses auront presque dégagé la place. Il y aura un air printanier, avec les lycéens buvant amicalement une petite bière sur les bancs publics, et de très vieilles dames venant offrir leur visage au soleil, emmitouflées dans leurs pelisses.

Il y a donc des habitants, à Tchita, des filles coquettes, des arsouilles, des adolescents qui grandissent, des vieux et des vieilles. Des employés de banque, des fonctionnaires et des marchands. Savent-ils, seulement, qu'ils vivent dans le fond du fin fond ?







## Décabristes

Le musée des Décabristes (ou Décembristes, c'est selon...) n'est pas très clairement fléché ! Il n'est pas certain que le tourisme soit la première ressource de Tchita... Me revoici aux limites de la ville, pataugeant dans la glace fondue, parmi les chantiers, les boutiques chinoises, les khrouatchevski ». Un vieux monsieur m'accompagne, tout doucement, muet. D'un geste, il me fait remarquer que nous portons à peu près les mêmes bottines de caoutchouc. Les siennes sont noires, mais c'est très suffisant pour manifester de la solidarité.

Perdu entre des immeubles de briques, le petit musée, installé dans une vieille église de bois, fait de la résistance. Quatre dames joviales me libèrent de mes « bottes de fermière » : chaussons de feutre, soigneusement choisis, sur parquet ciré. Elles se réjouissent de la visite d'une *frantzoujenka*, qui plus est *parijenka*.

Premier objet aperçu : une statuette de Voltaire, flanquée d'un exemplaire des Lettres persanes. Ils sont bien présomptueux, les Français, de traiter Tchita de fin fond : les lumières de notre temps viendront-elles un jour, comme celles de Voltaire ou de Montesquieu, éclairer ce cul-de-sac sibérien ? Et puis les gravures, les portraits, les chemises, les bibliothèques - très françaises. Les chaînes et les fers des forçats. Leurs femmes qui sacrifièrent des vies brillantes.





## Samarcande

Où déjeuner ? J'avise « Samarcande », service continu. C'est au premier étage d'un des grands beaux immeubles de la rue Lénine. Escalier monumental, presque haussmannien dans un décor qui évoque, dans des couleurs vives, la vie tranquille des peuples du sud. Alors que j'en suis au café, réchauffée, rassasiée, la patronne s'installe à ma table : les clients ne sont pas nombreux. Vient-elle d'Ouzbékistan ? Non, elle est grecque. Son père était grec et sa mère ukrainienne : « Je suis européenne ! »

Je ne lui demande ni comment ni pourquoi elle vit désormais à Tchita.

La soupe du jour est roborative et parfumée, le plov (pilaf) coloré et fondant. Par pure gourmandise, je commande aussi des blinis à la crème.

- soupe maison : 35 roubles

- plov : 60 roubles

- blinis : 33 roubles

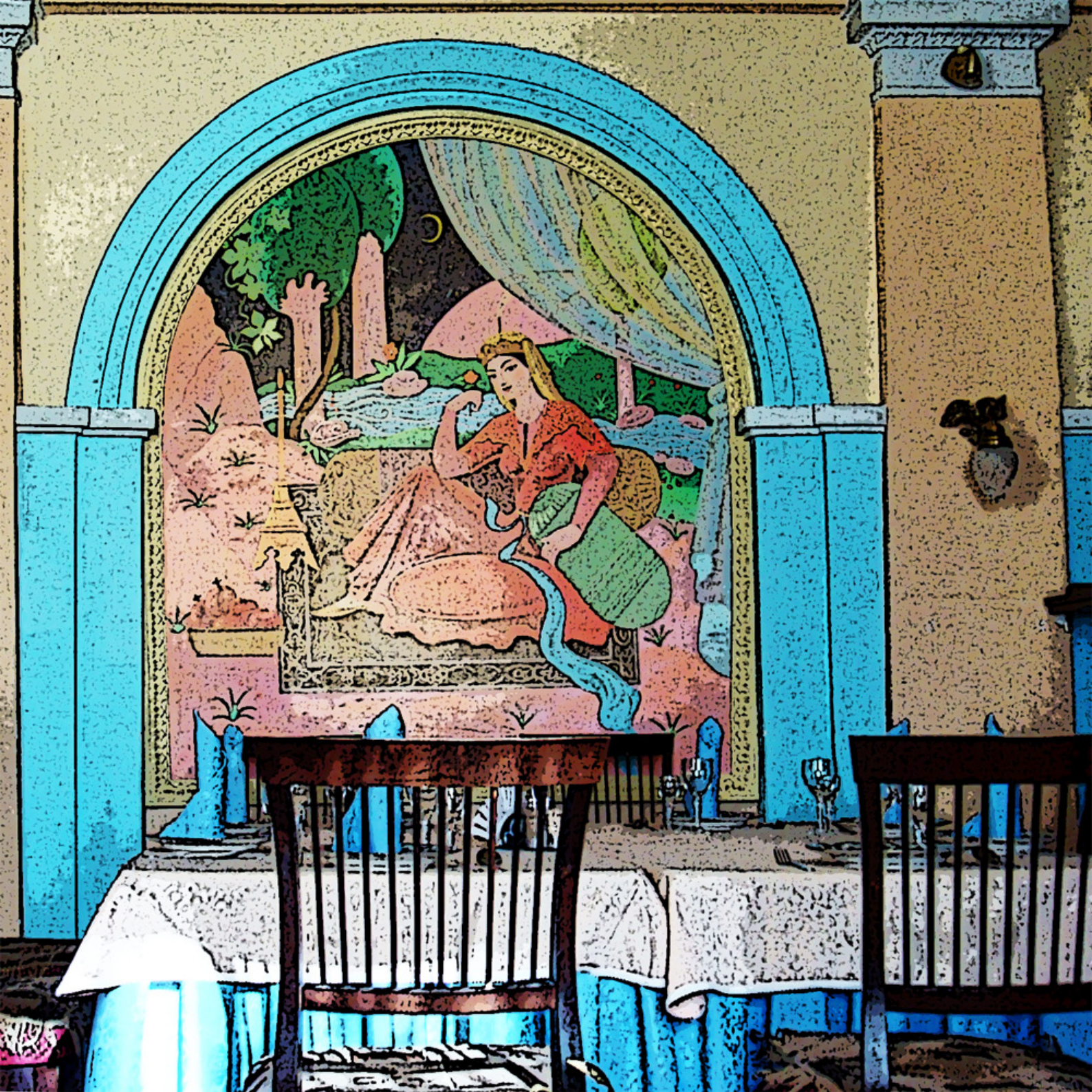
- bière : 55 roubles

- café : 10 roubles

Total : 193 roubles (pas tout à fait 6 euros).

Vive Samarcande ! Pour un peu, je ferais la sieste.





## Musée militaire

À deux pas de Samarcande, le club des officiers et le musée militaire. J'ai bien glissé des roubles dans un tronc d'église, je peux bien m'intéresser aux soldats. Un obélisque fleuri honore les citoyens de Tchita morts en Afghanistan. Le musée lui-même est étrange : six gigantesques plateaux superposés - sans compter le sous-sol - sont reliés par des escaliers monumentaux. La lumière est rare, le marbre glissant.

La caissière me vend un ticket tout aussi étrange : « ministère de la défense de l'URSS - Maison des officiers de Tchita - Billet de concert - 3 roubles ». C'est la dèche, chez les officiers de Tchita ? Chaque plateau de l'immeuble est entouré de vitrines remplies de photos, documents écrits, coupures de journaux... Beaucoup à lire ! Les héros de l'Union soviétique, aviateurs, infirmières, tankistes, avec leurs sourires, leurs médailles, leurs diplômes, leurs armes, leurs drapeaux, tracent les contours d'une histoire glorieuse et fanée.

Parmi les vitrines, des documents font état de l'exhumation des corps de relégués, à proximité de la prison. Ailleurs, le plan-type d'une « baraque » : le poêle, l'eau, les tables, les bancs, les bas-flancs. Pas très gai.

Au sous-sol, à côté des toilettes, une boutique nommée « soiouz-stereo » vend des disques, des tee-shirts, des dvd, des bricoles.







## Vive la rue !

À la sortie du musée militaire, la rue de Tchita est d'une gaieté folle, avec ses couleurs, ses feux qui glapissent, les annonces de concert, les filles en bottes dorées et en pelisses de fourrure teintes en oranger vif, les marchandes de poisson, les poubelles-oiseaux, les maisonnettes de travers et le très élégant siège du FSB. Où il est encore écrit : KGB. КГБ

Dans une librairie, les étagères proposent, entre dictionnaires, œuvres complètes de Tolstoï, Tchekhov, Shakespeare, et Goethe, nos Montaigne, Balzac, George Sand, Boris Vian, Molière, Stendhal...

Je me rends à la Poste, où j'achète des cartes postales « 8 mars, fête des femmes », avec enveloppes assorties : fleurs, paillettes, couleurs vives, kitsch suprême. Je fais mon courrier : ils seront très contents, à Paris, de recevoir des cartes de vœux !







## Une soirée agitée

Retour à la gare. Sous l'œil de la *militia* et des personnels ferroviaires, la vie des gares russes est faite des va-et-vient de voyageurs encombrés, des habitués qui traînent, et de ceux qui les surveillent. Mon poste d'observation sera le buffet de la gare, un endroit grisâtre et sonore, avec des tables en formica. Mais on a vue sur les portes d'accès aux quais, et sur les quais eux-mêmes. Tandis que j'écluse un thé brûlant, un quatuor éméché, deux filles et deux garçons, fait son apparition. Ils agacent la serveuse, négocient le prix d'une bière, finissent par l'acheter en litre. Ils s'installent à une table du milieu. L'un des garçons, gueule d'ange déchu, vient vers moi, me prie de changer de table. L'appui d'un mur en effet serait utile ! Ça ne m'amuse pas du tout, alors je les invite à s'asseoir à ma table. Il y a là Irina et Katia, de Nertchinsk, Alexandre, de Tchita, qui parlent un russe précipité, haché, bref - et un jeune Mongol parlant russe à peine mieux que moi.

Irina et Katia me demandent ce qui me plaît, à Tchita. Les maisons ? *Elles sont bien plus belles à Nertchinsk, il y en a beaucoup plus.* Le Mongol est sans papiers : il a passé la frontière Mongolie-Russie, s'est fait confisquer son passeport par les flics, et depuis, erre le long de la ligne du Transsibérien ou dans les *elektritschki* (trains locaux) à la recherche d'un passage vers la Mongolie. Alexandre, lui, vit dans la gare. « Ma femme m'a jeté »... Il porte des traces de coups. Intéressé par mon appareil-photo, je l'immortalise sur le quai de la gare. Il me demande deux roubles, que je lui refuse : tu vas boire. Malin, il rétorque : si tu ne veux pas donner deux roubles, t'as qu'à m'en donner trois... Il veut venir en France, il sait tout faire dans une maison, l'électricité, la peinture, il en a marre de Tchita.

*À quoi on pense...*

Quant aux vagabonds que je devais rencontrer sur ma route et dont on m'avait fait peur, ils ne sont pas plus redoutables pour le voyageur que les lièvres ou les canards.

Tchékhov  
Notes de Transbaikalie  
1890



Le quatuor s'éloigne, je m'installe dans la salle d'attente, bondée. Dans le hall, une bande de Chinois reste blottie près des portes d'accès aux quais, compacte. Dans les hauts-parleurs une voix crachote un avis que je ne comprends pas. Le répète. Les gens se lèvent, bientôt la salle d'attente est vide, je sors. Un Russe se fait comprendre des Chinois : « Boum ! » Alerte à la bombe... Les Chinois, comme un seul homme, se précipitent dehors dans le vacarme de leurs valises à roulettes.

À Tchita, les Chinois sont employés à deux sortes de travaux, selon la saison : le bâtiment et l'agriculture.

La gare est cernée de soldats, miliciens et pompiers, qui ramassent un clochard ivre-mort avant d'ouvrir les portes à nouveau. Fausse alerte ? Je croise Alexandre, qui est certain que c'est du bidon, cette affaire, chiens de flics.

Au buffet du premier étage, Alexandre me piquera un paquet de cigarettes dans la poche : dis, Alexandre, je ne suis pas venue ici pour qu'on me vole. Un quart d'heure plus tard, il me rapporte mon briquet, rigolard : je l'avais piqué aussi. Une bande d'adolescentes bruyantes part en titubant, ayant recouvert trois tables de bouteilles de bière.

Alexandre passe de table en table finir les fonds de verres, les fonds de bouteilles, les restes de sandwiches et les mégots. Le Mongol tourne en rond. Les deux gamines de Nertchinsk, cette si belle ville, sont parties brièvement avec deux pochards, puis avec deux autres. Et deux autres. Très hautes solitudes.



## Platskart

De Tchita à Oulan-Oudé, c'est court : 557 kilomètres, 534 roubles. Une nuit brève dans le train. J'essaie le platzkart, le wagon communautaire. Le wagon est dans le noir, je ne trouve pas ma place, on m'aide. M'assois. Ouf, j'ai la couchette du bas. Le platzkart n'a pas de compartiment, mais des stalles ouvertes. Très convivial, en somme. Arrive un jeune couple. On n'y voit goutte. Je n'ai probablement pas entendu ce qu'a dit le type du couple, qui me sort de ma léthargie en gueulant : *Voui nié ponimâiétié po-rousski ?* » (vous ne comprenez pas le russe ?). Je sursaute, et lui réponds : *Niet, ia nié gavariou po-rousski !* (« non, je ne parle pas russe ! »). Ça jette un froid, puis tout le monde se marre, sauf l'armoire à glace du petit couple, dont la jeune femme me montre qu'elle veut simplement mettre son sac dans le coffre sur lequel je suis assise. Le type se tire, il accompagnait sa belle.

Il n'y a plus qu'à dormir jusqu'à Oulan. Ma voisine d'en face se masse la nuque, elle souffre. La provodnitsa ne lui donne pas de draps : elle n'a pas payé les 8 roubles 77 kopecks - 26 centimes d'euro - réglementaires. La vie est dure. La jeune fille du couple est adorable, une jeune Bouriate en mini-robe grise, collant gris, bottines noires fourrées, longues tresses brunes, longue pelisse noire.

La vitre du sas est couverte de boue : on n'y voit pas grand chose, au petit matin, alors que Oulan-Oudé s'annonce.



